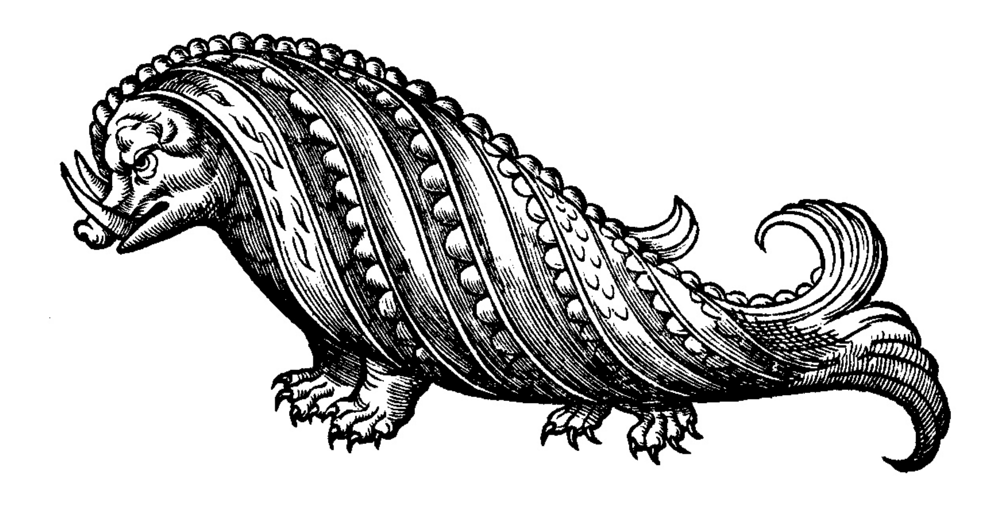


Nihilisme du genre:



un anti manifeste



BreakDown edition
breakdownedition@riseup.net - breakdown.noblogs.org

NIHILISME DU GENRE: UN ANTI-MANIFESTE

Alyson Escalante

introduction

Nous nous trouvons dans une impasse. Les politiques de libération trans ont centré leurs revendications sur une compréhension rédemptrice de l'identité. Que ce soit à travers le diagnostique d'un docteur ou d'un psychologue, ou à travers une auto-affirmation personnelle sous la forme d'une déclaration sociale, nous en sommes venu à penser qu'il y a une sorte de vérité interne au genre que nous devons rechercher.

Une collection sans fin de projets politiques positifs a marqué le chemin qui est le nôtre aujourd'hui ; une collection sans fin de pronoms, drapeaux de fiertés, et d'étiquettes. Le mouvement actuel au sein des politiques trans a cherché à essayer d'élargir les catégories de genre, dans l'espoir que nous puissions soulager leur mal. Quelle naïveté.

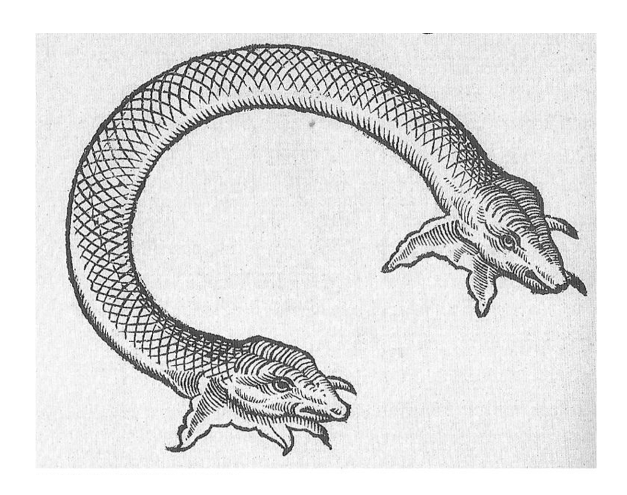
Judith Butler se réfère au genre comme « le système par lequel la production et la normalisation du masculin et du féminin prend place avec les formes interstitielles des hormones, chromosomes, psyché et performativité que le genre suppose. » Si les politiques libérales actuelles que nos camarades trans et frères et sœurs ont enraciné en tentant d'étendre les dimensions sociales crées par cet appareil,

notre travail est une demande de le voir brûler jusqu'au plancher.

Nous sommes des radicales-aux qui en ont eu assez des tentatives de rédemption/sauvetage du genre. Nous ne croyons pas pouvoir rendre ça possible pour nous. Nous pensons à la transmysogynie à laquelle nous avons dû faire face au cours de nos propres vies, la violence genrée à laquelle nos camarades, autant trans que cis, ont dû faire face, et nous réalisons que le système lui-même rend une telle violence inévitable. Nous en avons eu assez.

Nous ne cherchons pas à créer un meilleur système, car les politiques positives ne nous intéressent pas du tout. Tout ce que nous demandons dans le présent est une attaque sans répit sur le genre et les modes de significations sociales et d'intelligibilité qu'il crée.

Au centre de ce Nihilisme du Genre repose plusieurs principes qui seront explorés en détail ici : l'antihumanisme comme fondation et pierre angulaire, l'abolition du genre comme demande, et la négativité radicale comme méthode.



Antihumanisme

L'antihumanisme est une pierre angulaire qui permet le maintien de l'analyse nihiliste du genre. C'est le point à partir duquel l'on commence à comprendre notre situation présente ; il est crucial. Par antihumanisme, nous signifions un rejet de l'essentialisme. Il n'y a pas d'essence humaine. Il n'y a pas de nature humaine. Il n'y a pas de soi transcendant. Être un sujet n'est pas avoir en commun un état d'être métaphysique (ontologie) avec d'autres sujets.

Le soi, le sujet est un produit du pouvoir. Le « Je » dans « Je suis un homme » ou « Je suis une femme » n'est pas un « Je » qui transcende ces déclarations. Ces déclarations ne révèlent pas une vérité sur le « Je », mais elles constituent plutôt le « Je ». Homme et Femme n'existent pas comme étiquettes pour certaines catégories métaphysiques ou essentielles d'être, se sont plutôt des symboles discursifs, sociaux et linguistiques qui sont historiquement contingents. Ils évoluent et changent à travers le temps ; leurs implications ont toujours été déterminés par le pouvoir.

Ce que nous sommes, le noyau même de notre être, pourrait peut-être ne pas être trouvé du tout dans le domaine catégorique de l'être. Le soi est une convergence du pouvoir et des discours. Chaque mot que vous employez pour vous définir, chaque catégorie d'identité dans laquelle vous vous trouvez une place, est le résultat d'un développement historique du pouvoir. Le genre, la race, la sexualité, et toute autre catégorie normative, ne référencent pas une vérité sur le corps du sujet ou à propos de l'âme du sujet. Ces catégories construisent le sujet et le soi. Il n'y a pas de soi statique, pas de « Je » consistant, pas d'histoire

transcendant le sujet. Nous pouvons seulement se référer à un soi avec le langage qui nous est donné, et ce langage a radicalement fluctué à travers l'histoire, et continue de fluctuer dans notre vie de tout les jours.

Nous ne sommes rien que la convergence de nombreux discours et langages différents qui sont totalement hors de notre contrôle, et pourtant nous expérimentons une sensation d'agentivité*. Nous naviguons à travers ces discours, subvertissant occasionnellement, toujours en survivant. L'habilité à 'naviguer' n'indique pas un 'soi' métaphysique qui agirait sur un sens d'agentivité, cela n'indique que la présence d'un flou symbolique et discursif environnant notre constitution.

Nous comprenons ainsi le genre en ces termes. Nous voyons le genre comme un panel spécifique de discours qui s'incarne en médecine, psychiatrie, dans les sciences sociales, la religion, et dans nos interactions journalières avec les autres. Nous ne voyons pas le genre comme un aspect de notre « vrai soi », mais comme tout un ordre de signification et d'intelligibilité dans lequel nous nous trouvons opérant. Nous ne voyons pas le genre comme une chose qu'un soi stable peut se dire posséder. Au contraire nous disons que le genre se fait et est participé à, et que ce fait est l'acte créatif par lequel le soi se voit construit et donné un sens et une signification.

Notre radicalisme ne peut s'arrêter là, nous affirmons en plus que des preuves historiques peuvent être fournies pour démontrer que le genre opère de cette manière. Le travail de

*NDT : 'agency' dans le texte original, littéralement « capacité, puissance d'agir »

bon nombre de féministes décoloniales a été influent dans l'exposition des façons dont les catégories de genre occidentales ont été violemment imposé aux sociétés indigènes, et comment cela nécessitait un déplacement linguistique et discursif complet. Le colonialisme produit de nouvelles catégories de genre, et avec de nouveaux moyens violents de renforcement d'un certain panel de normes genrées. Les aspects visuels et culturels de masculinité et de féminité ont changé à travers les siècles. Il n'y a pas de genre statique.

Il y a un composant pratique à tout cela. La question de l'humanisme contre l'antihumanisme est la question autour de laquelle le débat entre le féminisme libéral et l'abolitionnisme du genre nihiliste aura lieu.

La féministe libérale dit « Je suis une femme » et signifie par là qu'elles sont spirituellement, ontologiquement, métaphysiquement, génétiquement, ou de quelques autres façon « par essence », une femme.

La nihiliste du genre dit « Je suis une femme » et signifie qu'ielles se situent dans une certaine position dans une matrice de pouvoir qui les constitue ainsi.

La féministe libérale n'est pas consciente des façons dont le pouvoir crée le genre, et se cramponne ainsi au genre comme un moyen de se légitimer aux yeux du pouvoir. Elles dépendent sur le fait d'essayer d'utiliser différents systèmes de savoir (sciences génétiques, revendications métaphysiques quant à l'âme, ontologie kantienne) de façon à prouver au pouvoir qu'elles peuvent opérer en son sein.

La nihiliste du genre , l'abolitionniste du genre, porte son

regard sur le système de genre lui-même et voit la violence à sa racine. Nous disons non à une adhésion positive au genre. Nous voulons le voir disparaître. Nous savons que plaire aux formules présentes du pouvoir est toujours un piège libéral. Nous refusons de nous légitimer.

Il est impératif que cela soit compris. L'antihumanisme ne nie pas les expériences vécues de nombre de nos frères et sœurs trans qui ont eu une expérience du genre depuis un jeune age. Plutôt, nous reconnaissons qu'une telle expérience du genre ait toujours été déterminé via les termes du pouvoir. Nous portons notre regard sur nos propres expériences d'enfance. Nous voyons que même dans la déclaration transgressive « Nous sommes des femmes » dans laquelle nous nions la catégorie que le pouvoir a imposé sur nos corps, nous parlons le langage du genre. Nous nous référençons à une idée de « femme » qui n'existe pas en nous comme une vérité stable, mais nous référençons à des discours par lesquels nous sommes constituée.

Ainsi, nous affirmons qu'il n'y a pas de vrai soi qui puisse être prédit/deviné avant l'échange, avant de rencontrer les autres, avant la médiation du symbolique. Nous sommes des produits du pouvoir, alors qu'avons nous à faire ? Alors nous mettons fin à notre exploration de l'antihumanisme avec un retour vers les mots de Butler :

« Mon agentivité ne consiste pas à nier cette condition de ma constitution. Si j'ai une quelconque agentivité, c'en est une ouverte par le fait que je suis constitué-e par un monde social que je n'ai jamais choisi. Que mon agentivité soit déchirée de paradoxes ne signifie pas que c'est impossible. Cela signifie seulement que le paradoxe est condition de sa possibilité. »



Abolition du genre

Si nous acceptons que le genre n'est pas à trouver en nous en tant que vérité transcendantale, mais existe plutôt en dehors de nous dans le domaine du discours, pour quoi avons-nous à lutter ? De dire que le genre est discursif est dire que le genre se produit non pas comme vérité métaphysique au sein du sujet, mais se produit comme moyen d'arbitrer l'interaction sociale. Le genre est un cadre, un sous-ensemble du langage, et un panel de symboles et de signes, communiqués entre eux et reconstruis par nous constamment.

Ainsi, le mécanisme du genre opère de façon cyclique ; comme nous sommes constitué-e-s à travers le genre, nous le reconstituant aussi à travers nos actions quotidiennes, rituels, normes et performances. C'est cette réalisation qui permet un mouvement contre la manifestation même de ce cycle. Un tel mouvement doit comprendre la nature profondément pénétrante et envahissante de ce mécanisme. La normalisation a une façon insidieuse de naturaliser, d'assimiler, et d'absorber la résistance.

À ce stade il devient tentant d'adopter une certaine politique libérale d'expansion. D'innombrable théoricien-ne-s et activistes ont posé comme enjeu la revendication que notre expérience de corporalité transgenre pourrait être capable d'être une menace au processus de normalisation du genre. Nous avons entendu la suggestion que l'identité non-binaire, l'identité trans, et l'identité queer pourrait être capable de créer une subversion dans le genre. Ça ne peut pas être le cas.

En posant notre revendication sur les termes d'identités non-binaires, nous nous retrouvons toujours encore pris dans le domaine du genre. Revêtir l'identité dans un rejet de la binarité de genre consiste toujours à accepter la binarité en tant que point de référence. Dans la résistance à cette dernière, l'on ne fait que reconstruire le statut normatif de la binarité. Les normes ont déjà assimilé la dissidence ; elles posent le cadre et langage à travers lequel la dissidence peut s'exprimer. Ce n'est pas tant que notre dissidence verbale s'exprime dans le langage du genre, mais que les mesures que nous prenons pour subvertir le genre dans nos apparences et nos interactions ne sont elles-mêmes subversives que via leur référence à la norme.

Si une politique identitaire d'identités non-binaires, ne peuvent nous libérer, c'est aussi vrai qu'une politique identitaire queer ou trans ne nous offre aucun espoir. Les deux tombent dans le même piège de se référencer à la norme en essayant de « faire » le genre différemment. La base même de telles politiques est ancrée dans la logique d'identité, qui est elle-même un produit des discours modernes et contemporains du pouvoir. Comme nous l'avons déjà montré en détail, il ne peut y avoir d'identité stable que nous puissions référencé. Par conséquent tout appel à une identité révolutionnaire ou émancipatoire n'est qu'un appel à des discours dénommés. Dans ce cas précis, ce discours est le genre.

Cela ne signifie cependant pas que celleux qui s'identifient comme trans, queer, ou non-binaires sont coupables de la (re)production du genre. C'est l'erreur que commet l'approche féministe radicale traditionnelle. Nous rejetons de telles affirmations, car elles ne font qu'attaquer celleux les plus blesser par le genre.Même si la déviation du genre

est toujours assimilée et neutralisée, elle est pour sur toujours puni. Le corps queer, trans, non-binaire est toujours le lieu de graves violences. Nos familles et camarades sont toujours assassiné-e-s tout autour de nous, vivent encore dans la pauvreté, vivent encore dans l'ombre. Nous ne les accusons pas, car ce serait nous accuser nous-même. Plutôt, nous demandons une discussion honnête sur les limites de nos politiques et une demande pour de nouvelles façons d'aller de l'avant.

Avec cette état d'esprit en tête, ce n'est pas simplement certaines formulations de politique identitaires que nous souhaitons combattre, mais le besoin d'identité lui-même. Notre déclaration est que la liste en expansion constante de pronoms personnels préférés, le nombre grandissant et toujours plus nuancé d'étiquettes pour divers expressions de sexualité et de genre, et la tentative de construire de nouvelles catégories d'identité plus vaste n'en vaut pas l'effort.

Si nous avons montré que l'identité n'est pas une vérité mais un construit social et discursif, nous pouvons alors réaliser que la création de nouvelles identités n'est pas la découverte soudaine d'expériences vécues précédemment inconnues, mais plutôt la création de nouveaux termes sur lesquels nous pouvons être constitué-e-s. Tout ce que nous faisons lorsque nous élargissons les catégories de genre, c'est créer de nouveaux biais plus nuancés à travers lesquels le pouvoir peut opérer. Nous ne nous libérons pas, nous nous prenons nous-même au piège d'innombrables et d'avantage nuancées, puissantes normes. Chacun-e une nouvelle chaîne.

Utiliser cette terminologie n'est pas hyperbolique ; la violence du genre ne peut être surestimée. Chaque femme

trans assassinée, chaque nourrisson intersexe opéré-e de façon coercitive, chaque gosse queer jeté-e à la rue est victime du genre. La déviance au genre est toujours punie. Bien que le genre ait intégré la déviation, il la punit tout de même. Expansion des normes est une expansion de la déviance ; c'est une expansion des façons dont nous pouvons tomber en dehors de l'idéal discursif. Des identités de genre infinies créent de nouveaux espaces de déviation infinies qui seront violemment punis. Le genre doit punir la déviance, par conséquent le genre doit disparaître.

Ainsi nous parvenons au besoin de l'abolition du genre. Si toutes nos tentatives de projets positifs d'expansion ont échoué et nous ont seulement pris dans de nouveaux pièges, alors il doit exister une autre approche. Que l'expansion du genre ait échoué n'implique pas que la contradiction servira nos objectifs. Une telle impulsion est purement réactionnaire et nous devons nous en défaire.

Les féministes radicales réactionnaires voient l'abolition du genre comme l'une de ces contradictions. Pour elles, nous devons abolir le genre de sorte que le sexe (les caractéristiques physiques du corps) puisse être une base matérielle stable à partir duquel nous pourrions être regroupé. Nous rejetons tout cela allégrement. Le sexe lui-même est enraciné dans les groupements discursifs, ayant été donné autorité par la médecine, et violemment imposé sur les corps des individu-e-s intersexes. Nous décrions cette violence.

Non, un retour à une compréhension moindre et plus simple du genre (même s'il s'agit d'une conception supposément matérielle) ne conviendra pas. C'est précisément le groupement normatif de nos corps en premier lieu que nous

rejetons. Ni la contradiction ni l'expansion ne nous sauvera. Notre seul chemin est celui de la destruction.

Négativité radicale

Au cœur de notre abolition du genre se trouve la négativité. Nous ne cherchons pas à abolir le genre de façon à pouvoir retourner à un vrai soi ; un tel soi n'existe pas. Ce n'est pas comme si l'abolition du genre nous libérerait de sorte à exister en tant que vrai ou authentique 'soi', libéré-e de certaines normes. Une telle conclusion serait en désaccord avec l'intégralité de nos revendications antihumanistes. Ainsi nous devons faire un bond dans le vide.

Un moment de de clarté lucide est requis ici. Si ce que nous sommes est un produit des discours du pouvoir, et que nous cherchons à abolir et détruire ces discours, nous prenons le plus grand des risques possibles. Nous plongeons dans l'inconnu. Les termes mêmes, symboles, idées et réalités par lesquelles nous avons été façonné-e et créé-e s'envoleront en flammes, et nous ne pouvons connaître ou prédire ce que nous serons lorsque nous ressortirons de l'autre côté.

C'est pourquoi nous devons embrasser une attitude de négativité radicale. Toutes les tentatives précédentes de politiques du genre positives ou expansionnistes nous ont trompé. Nous devons arrêté de présumer une connaissance de ce à quoi la libération ou l'émancipation pourrait ressembler, car ces idées sont elles-mêmes enracinées dans l'idée d'un soi qui ne peut résister à un examen minutieux ; c'est une idée qui pour un temps infini a été utilisée pour

limiter nos horizons. Seul un rejet pur, un éloignement de quelque sorte de futur connaissable ou intelligible peut nous permettre la possibilité d'un futur.

Bien que ce risque soit énorme, il est nécessaire. Et pourtant en plongeant dans l'inconnu, nous pénétrons les eaux de l'intelligibilité. Ces eaux ne sont pas sans dangers ;et il existe une possibilité réelle d'une perte radicale de soi. Les termes mêmes par lesquels nous nous reconnaissons les un-e-s les autres pourraient être dissous. Mais il n'existe pas d'autre échappatoire à ce dilemme. Nous sommes attaqué quotidiennement par un processus de normalisation qui nous code comme déviant-e-s. Si nous ne nous perdons pas dans le mouvement de négativité, nous serons détruit-e par le status quo. Nous n'avons qu'une seule option, au risque d'être damné-e.

Cela capture puissamment la situation délicate dans laquelle nous nous trouvons en ce moment même. Alors que le risque d'embrasser la négativité est fort, nous savons que l'alternative nous détruira. Si nous nous perdons au cours du processus, nous avons à peine souffert le même destin que nous aurions subi de toute façon. Ainsi c'est dans un abandon téméraire que nous refusons de postuler sur ce qu'un futur pourrait avoir à offrir, et ce que nous pourrions être dans ce futur. Un rejet de signification, un rejet de possibilités connues, un rejet d'être soi. Nihilisme. C'est notre position et notre méthode.

Une critique incessante des politiques de genre positives est ainsi un point de départ, mais qui doit se faire avec précaution. Car si nous critiquons leurs propres fondements normatifs en faveur d'une alternative, nous sommes encore une fois les proies du pouvoir neutralisant de la

normalisation. Et ainsi nous répondons à la demande d’une alternative clairement posée et d’un programme d’actions d’un « non » résolu. Les jours des manifestes et programmes sont finis. La négation de toute chose, nous-mêmes y compris, est la seule façon par laquelle nous serons jamais capable de gagner quoique ce soit.

Extrait d'un appendice par l'auteur (novembre 2015)

Cela fait quelques mois que j’ai écrit et tenté de distribuer Nihilisme du genre : un anti-manifeste. À l’époque, les réactions à ce texte ont été diverses et clivant. Alors qu’il y a clairement eu quelques personnes pour le louer comme utile, il y a aussi eu quelques critiques très acerbes (et souvent très importantes) de ce texte. C’est à la lumière de ces critiques que j’écris cet appendice. Mon texte manque de quelques choses très importantes, pour les nommer : de contexte, d’une analyse explicite de la race, et d’une articulation explicite du genre en tant que produit colonial, et peut-être d’une clarification quant à la nature du texte en lui-même. J’espère éclaircir/ajouter ces points ici.

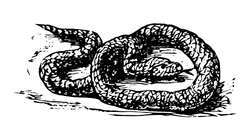
J’ai écrit cet anti-manifeste depuis une place de désespoir. Comme beaucoup de femmes trans avant moi (Susan Stryker a superbement articulé ce phénomène), je me suis tournée vers la théorie pour tenter d’expliquer et contextualiser mon expérience vécu. Le nihilisme du genre a été conçu en communauté, à travers des discussions entre moi-même et un groupe de camarades premièrement

composé d'autres femmes trans racisées. C'était une tentative d'articulation de comment le genre nous a toute affecté et d'exposition de la violence que cela porte. Ce que nous avons discuté été largement centré sur quelques penseurs-euses, mais l'une qui a été très importante pour nous mais n'a pas été inclus dans mon texte fut Maria Lugones. À travers son travail sur le colonialisme du genre, nous avons tenté d'articuler comment le genre auquel nous nous référons dans le nihilisme du genre n'est pas un terme inclusif des genres indigènes et non-occidentaux, mais est un régime spécifique de savoir imposé sur les corps par la colonisation. Par soucis de temps, je ne l'ai pas inclus dans l'anti-manifeste ; pour celleux d'entre nous ayant cette conversation cette assomption et cadrage d'une critique décoloniale du genre était implicite.

C 'était une erreur, tout le monde n'ayant pas ce contexte. Sans ce contexte il semblait de façon assez compréhensible que ma critique du genre n'était pas celle d'un phénomène colonial spécifique mais plutôt de tout les divers et multiples phénomènes que ce terme pouvait possiblement éveiller. C'était un tord de ma part de l'exclure, c'était une erreur et c'est pourquoi cet appendice est nécessaire. Si vous voulez comprendre ce contexte je vous suggère vivement de vous pencher sur le travail de Maria Lugones, spécialement sur Towards a Decolonial Feminism (NDT : Vers un féminisme décolonial).

Enfin, ce texte n'avait pas pour objectif de dire à qui que ce soit comment penser le genre, il s'agit du résultat d'une analyse collective d'un groupe de personnes spécifique qui sont venues à des conclusions qui nous ont permis de comprendre nos vies. Si vous n'aimez pas cette compréhension, vous êtes libre de vous en défaire. Je ne

demande ou n’exige pas que vous soyez d’accord avec moi. Je suis heureuse que des discussions et dialogues vers ces idées continues d’avoir lieu. J’ai commis des erreurs en omettant un cadrage contextuel crucial qui a causé que mon texte soit au moins tactiquement complice de la blancheur et du colonialisme. Continuez à résister, continuer à lutter, continuer à débattre, continuer à survivre.



BreakDown edition